8°Z
5/1373
(7)

Didier Decoin



Il était une joie... Andersen

Collection
Affinités Électives

Editions Ramsay

80
21

« Affinités électives »
Collection dirigée par Jérôme Garcin

Déjà parus

Maupassant et les autres, par Jacques Chessex
Mille Miller, par Clément Lépidis
Colette par moi-même, par Gérard Bonal
Il était une joie... Andersen, par Didier Decoin

A paraître

Faulkner, par Yves Berger
Dostoïevski, par Michel del Castillo
Enid Blyton, par François Rivière
Mauriac, par Suzanne Prou
Montherlant, par François Nourissier
Virginia Woolf, par Anne Bragance
Cocteau, par François-Régis Bastide
etc.

IL ÉTAIT UNE JOIE... ANDERSEN

8°Z
51373
(4)

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions du Seuil

Le Procès à l'amour, roman, 1966.
La Mise au monde, roman, 1967.
Laurence, roman, 1969.
Élisabeth ou Dieu seul le sait, prix des Quatre Jurys 1971.
Abraham de Broocklyn, prix des Libraires 1972.
Ceux qui vont s'aimer, roman, 1973.
Trois Milliards de voyages, essai, 1975.
Un policeman, roman, 1975.
John l'Enfer, prix Goncourt 1977.
L'Enfant de la mer de Chine, roman, 1981.

Chez d'autres éditeurs

Il fait Dieu, essai, Julliard, 1975.
La Dernière Nuit, roman, Balland, 1978.
La Bible illustrée par les enfants, Calmann-Lévy, 1980.

80

DIDIER DECOIN

Il était une joie...
ANDERSEN

Éditions Ramsay
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

DL-17-02-1982-03942



© Éditions Ramsay, Paris, 1982
ISBN 2-85956-252-4

Pour Chantal

Le conte est-il un vestige archéologique, ou au contraire une nébuleuse où se cherche l'avenir ?

Michel Tournier

Était-ce à Odense, Copenhague ou ailleurs ? Il neigeait, c'était comme si chaque flocon savait exactement où il devait tomber, s'incruster, s'amalgamer aux millions d'autres flocons qui s'étaient posés avant lui sur la terre. Les habitants de la ville poursuivaient leur chemin sans se soucier de nuire à cette ordonnance merveilleuse de la neige dans les rues et sur les esplanades. Mais moi, l'étranger, j'avais l'impression de commettre un sacrilège à chaque pas que je faisais ; quand un flocon me frôlait le bout du nez et descendait en se dandinant, j'attendais qu'il achève sa chute et qu'il se soude aux autres. Si c'était un flocon particulièrement ventru et joliment découpé, je m'obligeais à un détour de peur de l'écraser.

Était-ce à Skanderborg, Ringkobing ou ailleurs ? La nuit semblait ne jamais devoir finir, c'était d'ailleurs une des nuits les plus longues de l'année, elle avait commencé dix-sept heures auparavant. Et soudain, dans le silence, ce fut comme si se levait un vent léger : douze mille haleines de très jeunes filles, au même instant, venaient de souffler les petites flammes des bougies des sapins de Noël.

Était-ce à Helsingor, à Skagen ou ailleurs ? Ce vent léger, pendant quelques secondes, fit courir dans les ruelles et sur les parvis les odeurs délicieuses des fêtes qui célébraient la dernière nuit de l'année : fumets des oies qui rissolaient et des *frikadeller*, arôme des oranges écorchées d'un coup d'ongle, senteurs fugaces des alcools bleuissant les puddings au riz, parfums ambrés des femmes, citronnés quand c'était une petite fille qui secouait ses boucles et ses rubans.

Peu importe le nom de la ville là-bas au Danemark. Je suivais deux policiers à cheval, silhouettes rigides et trapues qui surgissaient du brouillard pour s'y perdre à nouveau. Le halo des réverbères étirait leurs ombres sur le flanc des maisons biscornues. De loin, j'avais cru que les policiers montaient des chevaux blancs : mais c'était le givre qui gainait les grands animaux de la crinière à la queue, et l'on eût dit vraiment deux chevaux de cristal comme ceux qui se vendent pour quelques couronnes dans les boutiques de souvenirs.

Les policiers s'arrêtaient quelquefois près d'une arcade, ils allumaient une pipe, une seule pipe pour deux qu'ils se passaient avec des gestes solennels. Et puis un peu de neige glissait d'une corniche et tombait droit dans le fourneau de la pipe, éteignant le grésillement du tabac. Les policiers reprenaient leur ronde jusqu'à la prochaine arcade.

Plus loin, ils franchirent un pont sur lequel la glace avait étalé un étincelant tapis bleu. C'était fort drôle de voir les chevaux patiner, leurs naseaux écartés crachant une fumée pleine de gouttelettes brillantes et de colère.

C'est au coin d'une rue que j'ai rencontré l'homme. Il était agenouillé dans la neige, il se penchait sur une forme grise et blanche ; quelque chose qui ressemblait tout à fait à des vêtements saccagés, jetés là en tas. D'un geste lent, l'homme ôta son chapeau de satin noir, puis il déboutonna son manteau et le fit glisser de ses épaules. Il s'apprêtait évidemment à le déposer là, sur le tas de vieux vêtements. Et pourtant, c'était un manteau presque neuf.

Les deux policiers à cheval ne prirent pas la peine de s'arrêter. On leur avait peut-être donné l'ordre de ne s'occuper que des voleurs et de laisser en paix les gens riches qui se dépouillaient de leurs beaux habits. Peut-être aussi le tabac de leur pipe avait-il irrité leurs yeux au point qu'ils ne voyaient quasiment plus rien.

Je pensai : Est-ce donc une coutume inconnue de ce pays danois : avant que ne s'achève la nuit de la Saint-Sylvestre, on empile sur la neige, à l'angle des murs, les manteaux et les chapeaux dont on ne veut plus ? Qui viendra les récupérer demain ? Quelle est donc la corporation qui jouit d'un tel privilège ? Est-ce la corporation des chiffonniers ou celle des tailleurs ?

Je m'avançai. L'homme n'avait pas étendu son manteau sur des oripeaux comme je l'avais cru d'abord, mais sur le corps d'une petite fille.

Et la petite fille était blonde aux longs cheveux, pieds nus, entortillée dans une espèce de tablier trop grand pour elle ; d'ailleurs aucun vêtement cousu par des mains humaines n'aurait pu habiller convenablement cette petite fille, qui était beaucoup trop maigre et disloquée.

La neige tout près de l'enfant avait fondu quelque

peu et dans ce creux il y avait peut-être vingt, peut-être trente bâtonnets noircis, tordus, qui avaient été des allumettes.

Je demandai à l'homme agenouillé si la fillette était morte, il me répondit qu'il n'en savait rien avec certitude mais qu'il redoutait pourtant qu'elle le fût. Il avait parlé d'une voix sans étonnement ni désespoir, je dirais : une voix désabusée. Comme s'il avait connu depuis le commencement la fin de l'histoire. Il se releva alors, ajoutant qu'il laissait de bon cœur son manteau sur le corps inerte, mais qu'il serait plus convenable à son avis de le remonter jusque sur le visage de la petite fille. C'est comme ça qu'il faut faire avec les morts qu'on trouve à l'encoignure des maisons, et avec les autres aussi.

— N'allez-vous pas rester là en attendant l'arrivée de la police ?

L'homme secoua la tête. Il me rappela que deux policiers à cheval étaient passés dans le lointain sans ralentir, que personne ne s'arrêterait pour si peu parce que tout le monde avait la tête ailleurs, que le jour finirait probablement par se lever sur la ville endormie mais que les rues resteraient désertes longtemps encore, jusqu'à midi au moins. A cette heure, la neige aurait enseveli tout à fait le cadavre de la petite fille.

Il ne jugeait pas que cela fût particulièrement poignant ni scandaleux. Il s'éloigna donc, après avoir très décemment remis son chapeau sur sa tête. Il avait un nez plutôt long, rond au bout comme celui des trolls, un nez tout en narines, des paupières lourdes qui retombaient sur des yeux passablement agités et globuleux, ses lèvres s'avançaient de façon hautaine, elles étaient violacées, sèches et craquelées, il n'arrêtait pas de les

faire claquer l'une contre l'autre, un peu comme font les canards avec leur bec quand ils s'ennuient.

— Hep ! lui criai-je, votre nom s'il vous plaît ? Monsieur, ce n'est point de la curiosité, mais si l'on récupère votre manteau à qui faudra-t-il le rapporter ?

— Hans Christian Andersen, dit-il sans se retourner. Je suis connu dans tout le royaume, et même au-delà. Victor Hugo m'aime bien — après m'avoir battu froid pendant un temps, il est vrai. Mais Charles Dickens, *Fort House*, sur les falaises de Broadstairs dans le Kent, est un ami très sûr.

Je me penchai à mon tour sur le petit corps recroquevillé. Du manteau d'Andersen montait un parfum que je reconnus pour être celui d'une femme. Il y avait aussi sur le col des traces légères de ce maquillage très pulvérulent qu'utilisent les artistes de théâtre, les danseuses et les cantatrices.

Je m'allongeai sur l'enfant, *sur la petite fille qui avait les joues roûges et un sourire aux lèvres*. J'eus du mal à écarter ses mâchoires crispées effroyablement par le froid, le froid de la nuit et le froid de la mort.

Mais la mort est-elle toujours aussi certaine qu'on le dit ? Des tombes ont été ouvertes, des cercueils exhumés et éventrés, et l'on a constaté parfois que les enterrés avaient rongé la chair de leurs épaules ou de leurs poignets, on a retrouvé des ongles incrustés dans le chêne des couvercles.

La petite marchande d'allumettes avait bien droit à une dernière chance, elle qui était née et qui avait vécu sous la plus sombre des étoiles. Alors je posai ma bou-